

---

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Ma chambre de dévotion

Gaëtan Brulotte



---

Number 142, Summer 2020

Fleurs bleues : avec ou sans épines

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93233ac>

[See table of contents](#)

---

#### Publisher(s)

Jacques Richer

#### ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

---

#### Cite this article

Brulotte, G. (2020). Ma chambre de dévotion. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (142), 7-16.

# Ma chambre de dévotion

Gaëtan Brulotte

Des mots difficiles à dire, c'est fleur bleue.

CHARLES TRENET

C'EST LE PRINTEMPS-LÀ, chaque matin à la même heure, une théorie de jeunes filles en uniforme scolaire élégant, blazer marine sur jupe plissée grise et mocassins noirs, attendaient à l'arrêt du bus pour se rendre à leur école, tout comme moi qui descendais deux stations plus loin. Je les avais forcément remarquées depuis le changement d'horaire de mes cours à l'école normale. Au fil des jours, avec l'une ou l'autre, j'échangeais à quelques reprises un sourire et des œillades discrètes qui signalaient une vague politesse réciproque. J'avais à peine dix-sept ans et je n'avais aucune expérience des femmes, tant la culture d'alors séparait encore les deux sexes dans le monde scolaire. La curiosité pour l'autre n'en était que décuplée et l'on avait tendance à interpréter le signe le plus infime comme un présage, la moindre attention comme une promesse.

Cependant il m'était impossible de faire les premiers pas comme c'était alors attendu des hommes, dans l'usage. À l'instar de tous les garçons qui se respectaient, je limitais mes rapports occasionnels avec les femmes au seul regard, lequel était permis si furtif et sans insistance. J'en étais donc réduit à ne pouvoir apprécier qu'à distance leur beauté, leur élégance, leur raffinement, leur timidité aussi grande que la mienne, et le langage du corps dont personne ne nous enseignait le code. Je n'osais jamais les aborder de peur de les importuner et ne m'en approchais guère, sauf pour m'enivrer d'un parfum floral délicat ou d'une fragrance plus musquée. Elles soulevaient en moi une immense aspiration à connaître chacune, mais je me sentais paralysé par toutes.

De l'amour, comment parler ? Pour apprendre la rencontre, je me tournai vers la littérature. Je considérai *L'art* 7

*d'aimer* d'Ovide, mais c'était un art de séduire vraiment trop cynique. Je repassai surtout ce que les auteurs disaient de l'amour courtois, mais ces textes médiévaux n'étaient plus vraiment adaptés. Cependant les étapes de la rencontre restaient assez inchangées : le repérage visuel, la conversation, le toucher pudique (comme prendre la main), le baiser et, avec le temps, éventuellement, le faire, le « don de mercy », que je n'osais même pas imaginer, ce par quoi le désir mourait selon les courtois. Moi, j'étais désespérément bloqué au tout premier stade, incapable d'aller plus loin que de me languir en pestant contre la société qui faisait ainsi de nous des obsédés malheureux du seul regard. J'étais parti pour souffrir de béguins profonds, douloureux et désespérés, que je ne révélerais à personne.

Or, petit à petit, dans ce groupe de jeunes filles, la plus grande se mit à m'intéresser tout particulièrement. Signalement de base : cheveux noirs, mi-longs et ondoyants, dont le vagué effleurait à peine les épaules et qui encadraient un visage blanc sans maquillage, aux joues un peu creuses de mannequin ; yeux verts aux longs cils ; jambes droites et fines, silhouette svelte ; doigts élancés et ongles écarlates toujours impeccables ; allure gaie et dynamique respirant une certaine joie de vivre. Au fil des jours, je prenais de plus en plus plaisir à la contempler quand elle déployait son corps pour monter dans le bus, tout en soyeux mouvements comme une calligraphie japonaise. J'aimais sentir respirer cette statue grecque au maintien surhumain, la voir tourner majestueusement la tête pour parler à ses amies, ou relever magiquement ses cheveux en chignon quand il faisait chaud. Resplendissante, elle communiait avec le ciel comme pour concentrer en elle toute la lumière de l'univers.

Le soir, une fois chez mes parents, au lieu d'étudier, j'essuyais des plans pour lui parler. Soupirant fiévreux dans ma chambre de dévotion, j'écrivais sur des bouts de papier mes rêves d'amour gauches que je pourrais glisser dans son sac le lendemain. Et j'y parvins discrètement à l'arrêt de  
8 bus, car souvent elle le laissait traîner sur le banc de l'abri.

J'envisageais déjà de vivre avec elle la synchronie parfaite des cœurs en virevoltant d'aise sur les pistes de danse, de foncer dans la vie à deux à un rythme égal, de rire des mêmes plaisanteries, de partager la salle de bains, de pousser ensemble un chariot dans les magasins, de laver notre linge au quotidien dans notre machine, bref, de fusionner. Mais sans corps, on s'arrête là, on se calme. Je me sentais un peu trop osé dans l'expression de mes désirs naissants ; je ne savais pas ce qui était littérairement acceptable ou pas.

Je l'assurai donc, en une phrase lapidaire, que j'étais vierge et que le sexe ne m'intéressait pas. J'étais plutôt disposé à éteindre les étoiles et à emballer la lune pour elle, si elle le désirait. Je croyais que le langage amoureux dont les femmes souhaitaient évidemment entendre la douce musique se réduisait à cela. La manne des petits mots s'étala sur plusieurs jours, mais comme j'avais omis de lui révéler mon identité, signant toujours « Un jeune homme qui vous veut du bien », elle finit par se croire harcelée par quelque pervers et se mit à surveiller étroitement son sac. D'un regard soupçonneux, elle balayait les alentours, son chemisier boutonné jusqu'au cou. Dans le bus, elle portait une attention vigilante à tous les garçons, et je me réfugiais lâchement dans un livre comme un délinquant sous sa cagoule.

Je n'arrivais à rien avec mes maladresses. Je l'éloignais au contraire, en l'effrayant sans le vouloir. Heureusement, un jour, à un salon du livre, j'achetai les poèmes dits érotiques d'une auteure inconnue qui y proposait une séance de signature, et j'en profitai pour lui demander conseil sur ce qu'il fallait dire à une jeune femme pour l'attirer et sur ce qu'il fallait faire par la suite. Elle me cita un vers ou deux de son recueil avec des mots latins comme *coïtus interruptus* dont je ne saisissais pas toutes les nuances et, me considérant sans doute comme un attardé indigne d'Éros, elle me renvoya à la poésie classique et aux vers libres d'Éluard pour l'inspiration et, pour l'expression, me conseilla le langage fleuri des comparaisons et des métaphores.

Alors je me mis à lire, comme un forcené, de la poésie et des traités de rhétorique, en parallèle avec mes cours de formation des maîtres où l'on nous faisait de toute façon apprendre par cœur les romantiques.

Ainsi armé, je jouai le tout pour le tout en décidant de courageusement aborder ma « fiancée » quelques jours plus tard pour lui révéler mon identité et m'excuser de mes bêtises de jeune premier. Je cherchais juste un moyen original d'entrer en contact avec elle en faisant l'intéressant, mais c'était raté. Elle s'en montra soulagée. Nous fîmes alors le trajet l'un à côté de l'autre dans le bus. Je me sentais encore gourde, empesé, mais envahi d'une énergie intérieure sans borne. C'était peut-être cela, l'amour vrai. On échangea sur nos études respectives, elle en dessin de mode et moi dans l'enseignement. Et je lui demandai si cela l'ennuierait moins à l'avenir de lire plutôt des choix de vrais poèmes que mes mots prosaïques de débutant. Elle accepta, peut-être par courtoisie ou par curiosité. Elle me donnait une seconde chance !

Je commençai par un extrait inspiré de Ronsard que j'avais adapté à la circonstance et le lui remis en main propre le lendemain dans une enveloppe scellée, la priant d'en prendre connaissance uniquement quand elle serait à sa destination, une fois notre conversation de bus terminée.

Amour, sois le support  
De ma pensée,  
Et guide à meilleur port  
Ma langue cassée.

Et les jours se succédèrent au fil d'une charmante routine qui s'installait peu à peu. Avant qu'elle ne descende du bus, je lui livrais mon billet assidu d'un autre siècle.

Comme deux soupirs confondus,  
Nos deux âmes ne forment plus  
Qu'une âme, et je soupire encore !  
(Lamartine)

Elle se disait reconnaissante que j'illumine ainsi sa journée, d'une manière si inhabituelle. Elle parlait de ses rêves pragmatiques de couple qui ne rejoignaient pas vraiment les miens, mais je ne désespérais pas : j'avais lu qu'il y avait toujours des compromis à effectuer dans les ménages. Nous étions du même âge et n'avions aucune expérience autre que celle de nos parents.

Faisons-nous des amours qui n'aient pas de vieillesse ;  
Que l'on dise de nous, quand nous mourrons tous deux :  
Ils n'ont jamais connu la crainte ni l'envie ;  
Voilà le sentier vert où, durant cette vie,  
En se parlant tout bas, ils souriaient entre eux.  
(Musset)

Certains jours, nous n'étions pas loquaces du tout, comme si nous avions déjà épuisé le sujet, et je trouvais dans ce mutisme non pas de l'embarras, mais plus d'émotion que dans le babil du quotidien.

L'amour fait songer, vivre et croire.  
Il a, pour réchauffer le cœur,  
Un rayon de plus que la gloire ;  
Et ce rayon, c'est le bonheur !  
(Hugo)

Dit ainsi en effet, pourquoi demander mieux que le sublime du silence ? J'aurais dû m'en satisfaire, mais, hélas, il me fallait toujours céder à la tentation d'aller plus loin en croyant réinventer l'amour dans l'espoir de la rejoindre davantage au plus profond d'elle-même. Alors, je me risquai encore à quelques improvisations plus personnelles que je croyais améliorées. En pleine cristallisation stendhaliennne, je lui révélai vouloir faire avec elle ce que fait le printemps avec les fleurs. Je nous voyais arpenter le monde ensemble dans une voiture qui chaloupait sous nos élans de passion comme le fiacre de *Madame Bovary*. Je souhaitais aller avec

elle inscrire nos noms sous le balcon de Juliette à Vérone et verrouiller un cadenas symbolique sur un pont de Paris pour rendre notre nœud visible au monde entier. Je l'imaginai comme la poétique Odette de Proust dans les allées d'un bois, glissant lentement sous une ombrelle au milieu de fleurs qui s'écartaient devant son pas, avec une telle prestance que même les oiseaux se taisaient sur son passage. Ou bien elle m'apparaissait telle une œuvre d'art étendue nonchalamment sur un récamier avec un livre de Chateaubriand qu'elle me lirait. M'aventurant à souhaiter jeter l'ancre à ses côtés, je déposais sur son oreiller un bouquet invisible afin de rapprocher mon bonheur de son réveil. Mais je me tournais en ridicule avec mon langage fleuri un peu jauni, comme elle me le fit gentiment sentir, et rien ne valait sans doute la parole intense des poètes.

Songe à la douceur  
D'aller là-bas vivre ensemble !  
Aimer à loisir  
Aimer et mourir.  
(Baudelaire)

Bien sûr, je me gardai bien de lui dire où, car je n'en avais aucune idée. Et j'ignorais ce qui pouvait lui faire envie. C'est justement ce dont on discuta, un matin, au cours de notre dernier trajet vers nos écoles respectives avant les longues vacances d'été. J'appris qu'elle n'avait aucune intention de mourir d'amour, alors que moi, je multipliais les clichés d'adolescents et rêvais de m'isoler avec elle sur une île déserte.

Nos transports d'étudiants m'avaient donné la confiance de solliciter un rendez-vous un samedi soir car, en bon stratège, je souhaitais m'assurer de ne pas la perdre de vue pendant les vacances. Elle accepta, mais chez ses parents. C'était un tournant sérieux. En bons commerçants, ils me soumirent immédiatement à la question pour évaluer sans doute si je pouvais représenter un parti viable pour leur fille. Mes

plans de carrière ? Je défendis mon dossier de candidature avec force. À ce moment-là, je finissais mon mémoire sur les balcons en littérature, et je leur en parlai avec passion, mais cela ne sembla pas les intéresser.

Le samedi suivant, ayant sans doute passé l'examen d'entrée au paradis, je pus enfin voir ma dulcinée seule en tête-à-tête, de nouveau chez elle, mais sur le même canapé. Je progressais. Elle portait une robe légère sur des chaussures plates de danseuse, découvrant ses gracieuses jambes fuselées. Dans cette proximité nouvelle, je bafouillais, cherchais nerveusement en pensée les métaphores et la métrique appropriées. Elle me parlait plus simplement de ses goûts en musique, surtout en chansons sentimentales, domaine que je connaissais mal. Elle me fit écouter *Lison* de Louvain sur une séparation, *Fleur bleue* de Trenet qui se terminait sur des amourettes passagères, mais aussi Ferrat en plus poétique.

Le ciel est sur nous comme un drap  
J'ai refermé sur toi mes bras.

Heureusement, je connaissais ces paroles d'Aragon, celui qui avait aussi écrit, hélas : « Il n'y a pas d'amour heureux »... Ce fut l'occasion d'une discussion plus approfondie au cours de laquelle elle conclut qu'il ne fallait justement pas prendre l'amour trop au sérieux.

Une semaine plus tard, j'apportai du classique, des morceaux courts pour évaluer ce qui pourrait lui plaire : Pachelbel, Barber, Mozart. Elle me dit qu'elle n'avait pas trop l'oreille musicale pour l'instrumental. J'avais aussi emprunté un livre d'art pour lui montrer les amoureux de Chagall, car je nous hallucinais ainsi, lui révélai-je, vrillant dans l'air, emportés dans un baiser intemporel et soulant, comme en état d'apesanteur. Elle les trouvait irréalistes. Quant aux couples en marbre de Rodin, souvent enlacés dans un *contrapposto* d'équilibristes, elle y voyait des acrobaties compliquées, alors que j'y lisais les déhanchements du désir inscrits à demeure 13

dans les muscles de la pierre pour nous inspirer quelque « dur désir de durer » à la Éluard. Nos imaginaires se rapprochaient. La température me semblait monter sur la carte du Tendre de nos épidermes, et je percevais dans ses réactions des messages discrets. Mais je ne savais pas comment réagir adéquatement, j'étais figé devant sa beauté, paralysé par la fascination que sa vivacité m'inspirait.

Comme je piétinais ainsi à la station conversation, je sentais qu'elle s'ennuyait. Sans doute s'attendait-elle à quelque fougue d'homme, conforme au code en vigueur, plus qu'à un cérémonial prudent de garçon trop bien éduqué. Derrière ses bouffées de gaieté perçait une mélancolie mystérieuse qui me laissait pensif. Je presentais pourtant un paradis qui se dérobaît à notre vue et que je cherchais à faire valoir, mais ces badinages innocents n'y parvenaient pas. Il fallait changer de tactique et risquer des avances plus audacieuses que tout son être paraissait vaguement réclamer.

Ce soir-là, j'osai donc passer mon bras autour de son cou en écoutant *Put Your Head on My Shoulder* de Paul Anka, puis pendant que je fondais sur son renversé de cou comme si elle s'abandonnait, elle approcha son visage du mien et nous nous embrassâmes enfin. Le moelleux enivrant de ses lèvres ne m'a jamais quitté depuis. Quelle merveille ! La vie a soudain redoublé de poésie et de sens.

Se voir le plus possible et s'aimer seulement,  
Sans ruse et sans détours sans honte ni mensonge,  
Sans qu'un désir nous trompe, ou qu'un remords  
    nous ronge,  
Vivre à deux et donner son cœur à tout moment.  
(Musset)

Je me sentais devenir comme Abélard qui, du haut de son âge trop sage, tomba soudainement amoureux d'une belle adolescente brillante et délaissa tout son travail intellectuel pour vivre sa passion et écrire des chansons d'amour en hommage à son Héloïse adorée. Je me désintéressai soudain

des balcons de mon mémoire pour me livrer entièrement à cette adoration païenne, au point que je n'en dormais plus la nuit. J'étais disposé à abandonner mes études pour elle et, comme la chair se réveillait enfin en moi, j'espérais seulement que je ne vivrais pas un jour la castration infligée au fameux théologien !

Songeant au voyage imaginaire de Baudelaire, je lui proposai d'aller voir un film fraîchement porté à l'écran et que je croyais naïvement exotique, notre premier ensemble : *Hiroshima mon amour* de Resnais, adapté du roman de Duras. Je ne connaissais alors rien ni de l'un ni de l'autre. Une critique en faisait ressortir quelques thèmes tels le dépaysement déroutant du désir, l'angoisse que suscite l'amour, mais aussi sa force de barrière contre le monde, le caractère exceptionnel d'une rencontre comme sens possible à la vie et solution à la violence des guerres.

Là, dans le noir de la salle, mon bras lové autour de son cou, dans un glissement presque imperceptible, je descendis progressivement ma main jusqu'à frôler à peine la protubérance de son petit sein gauche dont je sentais la pointe vive érigée par-dessous son chemisier. Je me sentais héroïque, mais elle retint alors délicatement ma main pour l'empêcher d'aller plus loin. Et nous n'avons plus bougé. L'extase mouillée de deux timides, sans doute. J'étais confus. Les fleurs bleues devenaient rouges.

J'en suis sorti bouleversé au plus profond de mon être. Elle aussi peut-être, puisque nous n'avons rien échangé ni rien partagé là-dessus. Nous rentrâmes main dans la main, prostrés dans un état d'hébétude, comme si nous étions angoissés par la suite à donner à notre émoi. C'est cet embarras mutuel qui me faisait le plus peur. Était-il d'approbation, de complicité, de malaise ou de rejet ? Avais-je commis une faute foncièrement répréhensible ? Comme elle se sentait fatiguée, nous nous quittâmes sur ce sommet d'intimité, et, quand je me retournai dans la nuit, elle se tenait sous la lampe du seuil et me dessina un baiser de promesse pour prolonger notre premier vacillement, comme si elle faisait mûrir notre

futur d'éternels fiancés, crapahutant vers là-bas où l'on arriverait peut-être un jour, au-delà des préliminaires.

La semaine d'après, elle se déclara malade. Sa mère appela la mienne pour annoncer que les rendez-vous hebdomadaires devaient s'arrêter. C'était la fin de l'idylle.

Peu après, alors que j'étais toujours prisonnier de son absence, j'appris brutalement qu'elle avait coupé court à ses études, qu'elle se mariait avec un riche héritier dont elle ne m'avait jamais rien dit et qu'elle déménageait dans un pays lointain. Ainsi commença ma « carrière » amoureuse, en cocu et dans la douleur des larmes. Mes fleurs bleues devinrent noires. Ma famille s'inquiéta longtemps de mon état dépressif. C'était ma petite bombe nucléaire à moi, larguée au cœur névralgique de mon fragile édifice intérieur. Tout s'effondra. Je ne la revis jamais.

Avec ce coma amoureux pour scène inaugurale, il fallait désormais œuvrer à se rendre désinvolte pour ne pas devenir expert en décadence, spécialiste des déclins, homme à odeur de néant.